



Claude Gauvard (dir.)

Appartenances et pratiques des réseaux

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Réseaux et voyage : l'exemple de la voyageuse autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858)

Annie Lagarde Fouquet

DOI : 10.4000/books.cths.2519

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508730



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

LAGARDE FOUQUET, Annie. *Réseaux et voyage : l'exemple de la voyageuse autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858)* In : *Appartenances et pratiques des réseaux* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/2519>>. ISBN : 9782735508730. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.2519>.

Réseaux et voyage *L'exemple de la voyageuse autrichienne* *Ida Pfeiffer (1797-1858)*

Annie LAGARDE FOUQUET
Ingénieur en retraite,
membre de la Société de géographie et de Centrale Histoire

Extrait de : Claude GAUVARD (dir.), *Appartenances et pratiques des réseaux*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2017.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 140^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Reims en 2015.

La voyageuse autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858) a enchaîné, pendant les seize dernières années de sa vie, cinq grands voyages, dont deux tours du monde, au cours desquels elle a visité ou abordé tous les continents, sauf l'Australie.

Une femme qui voyage seule aussi loin et aussi longtemps doit, à son époque, produire de bonnes raisons, voire des alibis. Pour son premier voyage, en 1842, elle part en pèlerinage à Jérusalem. Trois ans plus tard, elle est le premier sujet de l'Empereur d'Autriche foulant le sol de l'Islande pour y observer les phénomènes volcaniques, la faune et la flore. Encouragée par la réussite de ces premiers voyages, ses expéditions vont devenir de plus en plus longues et périlleuses. Elle entreprend un premier tour du monde par le Cap Horn, en 1846. Il sera suivi d'un second tour du monde par le Cap de Bonne-Espérance, puis d'un séjour dans l'Océan Indien (Maurice et Madagascar).

La carte 1 matérialise les itinéraires des voyages de Madame Pfeiffer. Elle accède de son vivant, au rang d'écrivain voyageur. Chacun de ses périple fait l'objet d'un récit publié en allemand, sa langue maternelle, rapidement traduit en anglais, et plus tard, partiellement en français et dans d'autres langues. C'est aussi une voyageuse « savante » qui a su tisser des liens avec de grands noms de la science européenne. Ses récits complétés par la collecte minutieuse d'objets, de plantes, d'insectes, de papillons, lui ont valu la reconnaissance et le soutien de membres de la communauté scientifique. Elle est admise à partir de 1856, dans plusieurs grandes Sociétés savantes européennes.

Il faut se replacer dans le contexte géopolitique de son époque pour comprendre sa réussite. Nous sommes autour de 1850, entre circumnavigations scientifiques depuis la fin du XVIII^e siècle, et à partir des années 1890, grâce au développement de moyens de transports maritimes et terrestres modernes, tour du monde pour voyageurs fortunés. En cette période charnière, le relationnel joue un rôle fondamental. Les voyageurs sont peu nombreux, les lieux pour les accueillir (hôtels, auberges) ne sont ni très répandus, ni très confortables, mais on peut, le plus souvent, compter sur l'hospitalité des Européens déjà présents sur le terrain. Le déroulement du voyage, mais aussi, parfois, la collecte et la transmission d'informations dépendent largement de ces rencontres.

Si l'on ne peut pas, comme Madame Pfeiffer qui voyageait avec peu de moyens financiers, monter de véritables expéditions avec escorte et porteurs, il faut, hors des zones où résident des Européens, accepter de partager le quotidien des habitants. Indépendamment des risques encourus, l'entreprise devient alors compliquée et parfois impossible.

Intéressée par cet aspect relationnel du voyage, j'ai entrepris l'étude systématique de ce que j'appelle les relations de voyage de Mme Pfeiffer, le mot relation ayant une double signification : rencontre et récit. Parmi les personnes citées, beaucoup ont, par leurs fonctions, par leurs entreprises ou par leurs qualités, laissé une trace qui permet souvent de rétablir leur état civil, de corriger et de compléter les informations trouvées dans ses récits. Quelques-uns sont cités par des voyageurs, qu'ils ont aidés, avant ou après le passage d'Ida Pfeiffer.

Un tableau comportant actuellement 550 entrées, recense le nom, la nationalité du personnage, la langue qu'il pratique (à défaut, il s'agit de sa langue maternelle), ses fonctions et qualités, le récit dans lequel il figure, ou toute autre source (correspondance), le pays et la ville ou le lieu de la rencontre, complété par un code de zone géographique.

En rapprochant ces critères on peut faire émerger différents réseaux qui parfois se recoupent, se superposent ou se juxtaposent. J'ai retenu les réseaux suivants :

- le réseau allemand et germanophone, et ses sous-réseaux,
- les réseaux coloniaux (fonctionnaires, militaires, médecins) et réseaux locaux (souverains, chefs locaux) associés,
- les réseaux savants hors d'Europe,
- le réseau savant européen.

Réseau germanophone et sous-réseaux

J'ai présenté l'année dernière¹ une partie du volet linguistique de mon étude dans lequel je mets en évidence, en m'appuyant sur des exemples, l'incidence du partage d'une langue commune sur le déroulement du voyage, sur la qualité de l'échange, et *in fine* sur le récit. Cette approche révèle l'existence, dans de nombreuses régions du monde, d'un réseau germanophone qui représente un peu moins du tiers des personnes citées.

Il est constitué de migrants récents ou de descendants directs de migrants, d'entrepreneurs, de médecins, d'experts ou de fonctionnaires au service d'un autre pays européen. Ils sont originaires des États du centre de l'Europe et de Suisse. L'Allemagne n'existe pas encore, mais quelle que soit leur nation d'origine, ils se disent tous Allemands. Carlowitz, marchand prussien de Canton, écrit en parlant de Mme Pfeiffer qui est autrichienne, « nous avons ici une dame allemande »². Elle-même, dans l'introduction de son second tour du monde, remercie ses compatriotes allemands³.

La carte 2 montre l'implantation quasi mondiale de ces germanophones. Ce réseau auquel la voyageuse s'intègre naturellement par la pratique de sa langue maternelle se décompose en sous-réseaux :

- un sous-réseau mondial constitué d'hommes d'affaires installés principalement dans les grands ports et qui font souvent office de consul pour leur pays d'origine ou d'autres États allemands. Ce sont des appuis efficaces pour le séjour et la poursuite du voyage par la voie maritime. Plus rarement, ils introduisent la voyageuse auprès de marchands locaux. Par exemple, à Canton, Carlowitz la présente à un marchand haniste. À Mumbai, Wattenbach, exportateur de coton et de jute, présente Mme Pfeiffer à un membre important de la communauté Parsi, qui accueille la voyageuse et l'instruit sur les rites des Zoroastriens.
- un sous-réseau mondial « savant » constitué de germanophones ayant des compétences particulières (botanique, géographie, archéologie, ethnologie...). La communauté savante venue des États germanophones de l'Europe est importante et active. L'usage de la même langue facilite la transmission d'informations.

1. A. Lagarde-Fouquet, *Récits de voyages : Barrières et passerelles linguistiques, L'exemple de l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858)*, 2015.

2. R. von Carlowitz, *Briefe Richards v. Carlowitz aus Ostindien und China von 1844 an*, Lettre à Fedor von Köppen, datée du 20 juillet 1847, p. 109.

3. « Deutschen Landsleute », I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, n.p. dédicace et avant-propos (*Widmung und vorrede*).

– le réseau régional des *Forty eighters* est constitué d'exilés des révolutions de 1848, installés dans les États du Nord des États-Unis. Ils introduisent Ida Pfeiffer dans les milieux antiesclavagistes. Nous sommes en 1854, cinq ans plus tard, plusieurs des interlocuteurs de la voyageuse joueront un rôle majeur auprès de Lincoln et des troupes nordistes.

– un réseau de missionnaires protestants dans une région du Sulawesi (Minahasa) qui n'est pas encore organisée par les autorités néerlandaises. Ils suppléent efficacement au réseau colonial néerlandais.

Ces relations de voyage ne fournissent pas seulement de simples appuis logistiques. Ida Pfeiffer partage leur sociabilité, elle reçoit de leur part des informations qu'elle reprend souvent à son compte ou, très exceptionnellement, qu'elle conteste. Des difficultés à Valparaiso, des déboires dès qu'elle traverse la frontière des États-Unis pour passer au Canada suivi d'un retour précipité à New York ou un séjour difficile dans le Caucase, sont autant d'exemples qui illustrent *a contrario* l'importance jouée par ces réseaux germanophones, car il arrive qu'en leur absence le voyage tourne court.

Réseaux coloniaux et locaux

Ida Pfeiffer vient d'un pays qui n'est pas impliqué dans l'expansion coloniale, ce qui, avec sa condition féminine lui assure généralement la bienveillance des autorités coloniales en place. Ces autorités constituent des réseaux pérennes et cohérents. Formés avant l'arrivée de la voyageuse et subsistant après son départ, ils sont efficaces. Leurs membres, détenteurs de l'autorité, maillent le territoire et se connaissent entre eux. Cette efficacité s'arrête aux limites, aux confins des territoires contrôlés. Ida Pfeiffer a largement profité de trois réseaux coloniaux dont l'importance numérique dépend évidemment de la durée du séjour et des distances parcourues :

– le réseau colonial français : pendant son séjour à Tahiti du 26 avril au 17 mai 1847 (premier tour du monde).

– le réseau colonial anglais : pour la traversée terrestre de l'Inde, du 30 janvier au 19 mars 1848, de Delhi à Mumbai (premier tour du monde) et au Sarawak du 16 novembre 1851 au 22 mai 1852 (deuxième tour du monde).

– le réseau colonial néerlandais : pendant son long séjour dans l'archipel indonésien, du mois de mai 1852 à juillet 1853 (second tour du monde).

Certains ont acquis sur le terrain des connaissances sur le pays et les mœurs des habitants. On trouve aussi dans leurs rangs des naturalistes ou des archéologues. Ils sont parfois membres de Sociétés savantes locales ou européennes, et le plus souvent partagent volontiers leurs connaissances.

Les réseaux coloniaux constituent, pour la voyageuse, une passerelle vers ce que j'appelle les réseaux locaux. Les membres de ces réseaux locaux sont les habitants des territoires avant la colonisation. Il y a la présentation purement formelle de la voyageuse aux souverains souvent déjà dépossédés d'une partie de leurs prérogatives, mais auxquels on peut demander (voire exiger) une assistance matérielle pour la suite du voyage. Il y a aussi des chefs de villages, des guides et très rarement des interprètes qui, avec l'aval des autorités coloniales, accompagnent la voyageuse dans des zones qui ne sont pas encore contrôlées. Le voyage s'arrête quand les accompagnateurs le décident, ce qu'ils ne font pas toujours exclusivement pour des raisons de sécurité.

En 1852, grâce à l'escorte qui lui a été fournie au Sarawak, Ida Pfeiffer entreprend et réussit la première jonction entre les territoires contrôlés par le Rajah blanc James Brooke et les territoires hollandais de l'actuel Kalimantan (Bornéo). Elle traverse des zones vierges de la présence européenne. Les populations dayaks rencontrées sont celles de

villages plus ou moins contrôlés qui ne s'opposent pas à James Brooke⁴ ; dès qu'elle rejoint le cours supérieur du fleuve Kapuas, dans des territoires qui ne sont soumis à aucune puissance coloniale, son escorte lui impose d'éviter les villages situés sur ses rives. Elle ne met pied à terre que lorsque son embarcation atteint un village malais.

Les autorités hollandaises s'appuieront sur son expérience pour effectuer le chemin en sens inverse et remonter le cours du fleuve Kapuas. Au Sulawesi, en mai 1853, elle sollicite du roi de Sidenrang une escorte pour rendre visite à un groupe d'Alfuros vivant dans un district montagneux. Elle est tributaire de l'interprète imposé par le résident adjoint de Maros. Bien qu'elle ne comprenne pas le bouguinais, langue parlée au sud de l'île, la voyageuse croit deviner que ses accompagnateurs ont dissuadé le souverain d'accéder à sa demande, de peur de devoir la suivre dans des conditions de voyage périlleuses.

Généralement, sauf au Brésil (Indiens Puri) et sur la côte ouest au nord des États-Unis (Indiens de Roque Valley) Mme Pfeiffer ne peut approcher certaines populations locales qu'avec, sinon l'aval, du moins l'aide des autorités coloniales, ce qui n'exclut pas la présence de médiateurs, un Indien proche des Européens dans le premier cas et un marin allemand prétendant faire du commerce avec les tribus dans le second cas.

Le cas de Madagascar est plus complexe. La médiation passe par des aventuriers français, sans lien officiel avec Paris : Lambert qui vit à l'île Maurice et Laborde installé à Antananarivo. Tout étranger se rendant dans la capitale malgache doit à cette époque, passer par des intermédiaires et obtenir des patronages pour monter une véritable expédition⁵. Si Ida Pfeiffer n'avait pas été associée par Lambert à son expédition, elle n'aurait pas pu s'aventurer sur l'île.

Réseaux savants hors d'Europe

Ces réseaux recourent les réseaux germanophones et coloniaux. On y trouve quelques professionnels (naturalistes, botanistes, linguistes...) et beaucoup d'amateurs exerçant des fonctions commerciales ou administratives. Quelques-uns ont des relations avec la communauté scientifique européenne. Certains sont membres actifs ou correspondants de sociétés savantes. Les membres de ces réseaux sont d'importants vecteurs d'informations souvent reprises dans le récit. Ils assistent aussi la voyageuse dans sa quête de « curiosités ».

La plupart sont connus pour leurs travaux, leurs collections ou leurs publications. Après avoir rétabli l'orthographe de certains noms parfois mal transcrits par la voyageuse, seuls deux sur trente-sept n'ont pas pu être identifiés. Parmi les savants germanophones, on peut citer :

- Heinrich Beske à Novo Friburgo (Brésil) en 1846. Ida Pfeiffer et son compagnon de voyage au Brésil, le naturaliste Friedrich von Berchtold, rendent visite à ce naturaliste allemand, correspondant de plusieurs Sociétés savantes européennes. Lui et sa femme, dont Ida nous dit avec une admiration certaine, qu'elle est presque aussi savante que lui ont constitué des collections, quadrupèdes, oiseaux, serpents, insectes. Ida Pfeiffer juge ces collections plus riches et plus remarquables que celles du Muséum de Rio de Janeiro.
- Aloys Sprenger à Dehli en 1848. Ce jeune Autrichien de trente-quatre ans, premier biographe de Mahomet, maîtrise le sanscrit, le perse ancien et moderne, le turc, l'arabe et les langues de l'Hindoustan qu'il peut traduire en anglais, ou en allemand. Le gouvernement anglais lui a confié la mission de cataloguer, d'étudier et d'évaluer

4. Cette soumission est toute relative. Alan Lee, l'officier anglais qui a introduit Ida Pfeiffer auprès des Dayaks, meurt en 1853 lors d'une attaque de son poste.

5. D. Bois, « Les Vazaha en route vers Tananarive : récits de voyage et appréhension de l'altérité au milieu du XIX^e siècle », p. 91.

l'intérêt des livres de la bibliothèque de l'ancien souverain de Lucknow, capitale de l'Uttar Pradesh. Marié, il reçoit Ida Pfeiffer chez lui. Il organise des excursions et prépare la suite de son voyage.

– Franz Carel Wilsen à Magelang (Java) en 1852. L'Autrichien Wilsen, topographe au service de l'armée des Pays-Bas, a été chargé du relevé et du dessin des temples et statues de Borobudur. Il vient de terminer cette tâche qui a nécessité quatre années de travail pour reproduire sur 400 grandes feuilles de papier vélin le temple, ses statues, ses bas-reliefs et autres décorations. Il se met à la disposition de la voyageuse pour lui faire visiter le site.

– Louis Agassiz à Boston en 1854. Ce grand savant américano-suisse, a fait une partie de sa carrière à Neuchâtel, avant d'émigrer aux États-Unis, où il pouvait bénéficier de moyens plus importants pour la poursuite de ses recherches à l'université de Cambridge. Agassiz a été le premier à proposer scientifiquement l'existence d'un âge glaciaire sur la Terre. Ida a l'honneur de lui être présentée, et la façon dont elle s'exprime confirme l'admiration qu'elle porte aux scientifiques. Malheureusement, elle ne peut voir les collections d'insectes, de reptiles et de papillons du savant, emballées, en attente de transfert dans un autre lieu.

Quelques non-germanophones :

– capitaine Robert Gill à Ajanta en 1848. Le capitaine Gill, officier de l'armée anglaise aux Indes est un personnage dont le nom reste indissociable des grottes peintes d'Ajanta, car c'est lui qui, depuis 1845, a été chargé par la Compagnie des Indes Orientales de reproduire en dessin les fresques de ces temples. Plus tard, Gill réalise plus de deux cents clichés stéréographiques des grottes mais aussi de la vie locale autour d'Ajanta qui ont été présentés à Londres. Il organise pour la voyageuse la visite et un pique-nique dans une de ces grottes.

– Henry James Ross à Mossoul en 1848. Ida Pfeiffer a eu le privilège en l'absence de Layard rentré en Angleterre d'être accompagnée par son adjoint H.J. Ross pour les deux excursions archéologiques qu'elle fait, au départ de Mossoul, en compagnie d'une parente du vice-consul d'Angleterre. Ida Pfeiffer, toujours prompte à valoriser ce type de rencontre, n'a cette fois pas noté la qualité de son guide.

– Thomas Josephus Willer à Pontaniak en 1852. Résident, en poste à l'ouest de l'île de Bornéo, où il représente le gouvernement des Pays-Bas, Willer est un homme érudit qui s'intéresse aux populations locales et a publié un livre sur les Bataks de Sumatra et les Alfuros de Ceram. Après cette rencontre, Ida Pfeiffer renonce à se rendre en Australie et décide de rester dans l'archipel pour aller à la rencontre de ces populations⁶. L'influence de Willer et de deux autres fonctionnaires néerlandais, qui connaissent les travaux de l'anglais Marsden⁷, s'exerce sur les jugements portés par la voyageuse sur ces peuples. Son discours, tout en restant ethnocentrique, reprend les thèses les plus mesurées à son époque sur les « coupeurs de tête » dayaks ou le cannibalisme des Bataks.

– John Collins Warren à Boston en 1854. Le médecin chirurgien John Warren, professeur à Harvard, a rassemblé une collection de spécimens anatomiques et de fossiles, dont un squelette du premier grand fossile (mastodonte) découvert en Amérique. Ida Pfeiffer apprécie que cet homme de science lui présente lui-même sa collection.

Nous avons signalé la rencontre avec le résident Willer incitant la voyageuse à rester dans l'Archipel indonésien, ce qui a une incidence sur le déroulement du voyage. Concernant le récit, il arrive qu'elle nous signale elle-même les emprunts. Par exemple, après l'excursion au cratère du volcan Merapi de Sumatra, qu'elle a faite en 1852 en compagnie du médecin botaniste allemand, le docteur Bauer, elle reproduit les notes de son compagnon sur la flore observée.

Hiltung Jehle⁸ s'interroge sur les similitudes entre les descriptions de la flore du Brésil, par Ida Pfeiffer et par Berchtold dans ses archives conservées à Brno : ont-ils rédigé leurs notes ensemble ou bien l'un a-t-il copié sur l'autre ?

6. I. Pfeiffer, *Brief an Herr Behn*, in G. Habinger, *Ida Pfeiffer, «wir leben nach Matrosenweise», Briefe einer Weltreisenden des 19 Jahrhunderts*, p. 87.

7. M. Somers Heidhues, «Woman on the Road; Ida Pfeiffer in the Indies», p. 300.

8. H. Jehle, *Ida Pfeiffer Weltreisende im 19. Jahrhundert*, p. 4-5.

Dans ce cas spécifique, on peut aussi envisager que les deux voyageurs, puisant aux mêmes sources, les savants naturalistes rencontrés au cours de ce voyage, ont retranscrit de façon identique des renseignements assez techniques. Seule l'étude systématique (en cours) du déroulement des voyages et des récits de Madame Pfeiffer permettra d'évaluer l'importance de chacune de ces rencontres sur ses itinéraires et sur ses récits.

Réseaux savants en Europe

Femme, issue de la bourgeoisie d'affaires autrichienne, rien ne permettait d'imaginer son intégration au sein d'un réseau de savants européens organisé et formel, constitué de membres qui généralement se connaissent et fréquentent les mêmes académies. Ce changement de statut qui commence dès son deuxième voyage doit beaucoup à la rencontre d'autres voyageurs en Palestine. Elle réside à Jérusalem dans une maison pour les pèlerins catholiques et protestants, tenue par des Franciscains. Un des moines, frère Paul, originaire de Vienne, lui présente des « compatriotes allemands » (réseau germanophone).

Font partie de ce groupe de voyageurs nobles et fortunés :

- Joseph de Salm Reifferscheidt-Dyck, un comte originaire de Rhénanie. Il est venu à Jérusalem, avec un groupe d'amis pour son intronisation dans l'ordre des Chevaliers du Saint-Sépulcre.
- Wratislaw, un comte dont la famille est originaire de Bohême. C'est lui qui appuie la démarche du frère Paul et convainc ses compagnons d'accepter qu'elle les accompagne à Beyrouth puis à Damas.
- Von Berchtold, un comte autrichien originaire de Bohême, défenseur de l'identité des peuples slaves de Bohême et de Moravie.
- Von Wrede, un baron membre d'une grande famille bavaroise.
- Zichy, un comte membre d'une grande famille hongroise, il se joint au groupe à Baalbek.

Cette rencontre a des conséquences immédiates sur le déroulement de son voyage, et plus lointaines, mais très importantes, sur sa carrière d'écrivain voyageur et ses relations avec la communauté scientifique.

Profitant de l'escorte et des domestiques de ses compagnons, elle peut aller de Jérusalem à Beyrouth en passant par Nazareth, puis à Damas et Baalbek. Jamais Madame Pfeiffer n'aurait eu les moyens d'organiser et d'effectuer seule ce circuit. À Vienne, ses compagnons parlent de cette femme qui voyage seule et prend des notes. Intéressé, l'éditeur Jakob Dirnböck lui propose de publier son récit de voyage, elle accepte. Sa carrière d'écrivain voyageur est lancée. Cette première œuvre connaît le succès, elle n'aura jamais aucune difficulté à se faire publier en allemand, et recevra des offres pour la publication de traductions en Angleterre, aux États-Unis, aux Pays-Bas et plus tard en France (Hachette).

Il y a parmi ses compagnons deux passionnés de botanique : Salm Reifferscheidt (1773-1861) est un ami de Jussieu, de Redouté et d'Humboldt. Il a fondé un jardin des plantes à Dyck et publié plusieurs ouvrages sur les plantes succulentes et les cactées. Berchtold (1781-1876) est médecin, co-auteur d'une *Flore de la Bohême* en dix volumes.

Ida Pfeiffer reste en relation avec Berchtold qui la reçoit à Prague avant son départ pour l'Islande. Il l'accompagne dans la première étape de son premier tour du monde, en 1846. Ils partent pour le Brésil sur le même bateau et arrivent à Rio de Janeiro en septembre. En décembre, Berchtold rentre en Europe, Ida Pfeiffer embarque pour Valparaiso. Elle a sûrement beaucoup appris auprès de ce botaniste expérimenté, également bien introduit dans les cercles scientifiques européens.

Ida Pfeiffer qui a étudié, dès son retour de Palestine, les techniques de conservation des plantes, des insectes, des papillons et des petits animaux, fait ses premières collectes en Islande. Pour bien souligner la nature scientifique de son voyage, elle joint à la fin de son récit une liste des espèces animales et végétales qu'elle a rapportées⁹. Il a fallu l'intervention de naturalistes et de botanistes pour les identifier et leur attribuer leurs noms scientifiques. Une note de l'édition originale cite la description d'un diptère par M. Scheffer, mais on ne sait pas qui a contribué à l'élaboration de cette liste. On peut cependant dater de cette époque la rencontre de Madame Pfeiffer avec Vincenz Kollar, spécialiste des diptères, attaché au cabinet de zoologie de l'Empereur d'Autriche et conservateur au Muséum d'Histoire naturelle de Vienne. De retour de son ultime voyage à Madagascar, Ida Pfeiffer, malade tentant de recouvrer la santé à l'île Maurice pour rentrer en Europe, expédie quelques caisses à son ami et soutien Vincenz Kollar. Le directeur du Cabinet de zoologie en établit l'inventaire qu'il publie à Vienne en 1858¹⁰.

De l'Islande à l'Océan Indien, de la première liste annexée au récit à cet inventaire scientifique, dix années se sont écoulées, pendant lesquelles Ida Pfeiffer a consolidé et élargi progressivement son audience auprès de la communauté scientifique. Les conditions de la réussite de son premier tour du monde fascinent ces hommes de science, géographes ou naturalistes, mais c'est surtout au cours de son long séjour indonésien, pendant son second tour du monde, que s'assoie définitivement sa réputation, à travers sa correspondance, les courriers qu'elle adresse aux rédactions de certains journaux et les résultats de son travail de collecte sur le terrain.

Les noms des membres de ce réseau, identifiés à ce jour, sont regroupés en trois niveaux de relation du plus proche au plus éloigné, et figurent dans l'annexe 3 : le niveau I (collaboration fréquente ou échange des correspondances), le niveau II (collaboration occasionnelle, membres de sociétés savantes qui, sans connaître la voyageuse relaient régulièrement les informations la concernant) et le niveau III (rencontres ponctuelles, citation dans la correspondance).

Mme Pfeiffer n'est pas une inconnue pour les membres de la Société de Géographie de Berlin (*Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*), avec qui elle correspond. En 1853, elle a fait parvenir des lettres de Bornéo et de Java qui ont été lues aux membres de la Société. Elle a aussi écrit, en octobre 1853, lors de son séjour à San Francisco, au géographe allemand August Petermann qu'elle connaît depuis son premier séjour à Londres. Le destinataire y a fondé un établissement cartographique qui publie les itinéraires des explorateurs. Il transmet cette lettre à la revue scientifique *Bonplandia*¹¹ qui la publie.

Le géographe Carl Ritter, le linguiste et explorateur de l'Afrique occidentale, Heinrich Barth, le naturaliste et explorateur Alexander von Humboldt, qui ne lui ménage pas son soutien, la reçoivent. Le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, lui remet en février 1856, en présence de sa femme, la reine Élisabeth de Bavière, la médaille des Sciences et des Arts. En mars de la même année, elle devient membre honoraire de la prestigieuse *Société de Géographie de Berlin*. La *Société de Zoologie de Berlin* lui fait aussi l'honneur de l'accueillir dans ses rangs.

En août 1856, Ida Pfeiffer se présente à la *Société de Géographie de Paris* ; une lettre élogieuse de Carl Ritter pour Edme François Jomard l'a précédée. Victor Adolphe Malte-Brun l'invite à assister à la séance du 1^{er} août. Jomard lit la lettre de Carl Ritter, puis il évoque en quelques mots les voyages de Mme Pfeiffer, la comparant aux grands voyageurs, Marco Polo et Ibn Battuta, avant de proposer à ses collègues de l'admettre comme Membre honoraire, ce qui est accepté par acclamations¹².

On peut parler de tournée triomphale en Europe puisqu'elle devient la même année, membre de la *Société de zoologie d'Amsterdam*. Mais à Londres, quand elle rend visite à

9. I. Pfeiffer, *Reise nach dem skandinavischen Norden und des Insel Island im Jahre 1845*, np.

10. V. Kollar, *Über Ida Pfeiffer's Sendungen Von Naturalien Aus Mauritius Und Madagascar*.

11. I. Pfeiffer « Ein Brief von Ida Pfeiffer ... », *Bonplandia*, p. 5.

12. Société de Géographie, « Extraits de procès-verbaux des séances, séance du 1^{er} août 1856 », p. 179.

M. Shaw, le secrétaire de la *Société de géographie de Londres* est embarrassé, car il a appris par la presse l'admission de Mme Pfeiffer à la *Société de géographie de Paris*. Le règlement de la *Royal Society of Geography* en interdit strictement l'accès aux femmes. Pour compenser, le bureau lui fait un don fort apprécié de notre voyageuse, toujours en quête de financement pour ses voyages. Cette somme d'argent l'aide aussi à prendre un peu de recul pour commenter un règlement, excluant les femmes, ce qu'elle juge incompréhensible dans un pays comme l'Angleterre.

Outre Petermann, un Allemand installé dans cette ville, déjà cité, elle est en relation avec plusieurs savants anglais, parmi lesquels Waterhouse, conservateur au *British Museum* qui la reçoit à chacun de ses séjours. Elle est aussi en relation d'affaires avec le marchand naturaliste Samuel Stevens. Elle n'a pas rencontré le grand naturaliste anglais, Sir Richard Russel Wallace, mais on a pu mettre en évidence que, intéressé par quelques spécimens achetés par Stevens, il se serait intéressé aux régions qu'elle avait visitées dans l'archipel indonésien et malais et qu'il aurait, pour mener ses propres travaux, mis ses pas dans ceux de la voyageuse¹³.

En séjour à Sarawak, en 1855, Wallace évoque Ida Pfeiffer qui l'a précédé, dans un courrier à sa sœur Fanny. Après une remarque sur la voyageuse, un commentaire sur la qualité des insectes collectés à Bornéo, aux Célèbes et aux Moluques et le prix payé par Stevens pour de rares spécimens, le grand savant émet des vœux pour que Madame Pfeiffer puisse, grâce à la collecte régulière de spécimens, assouvir ses désirs de voyages. Il précise avoir recommandé à Stevens de lui suggérer de se rendre à Madagascar¹⁴.

Par contre, si elle a bien réussi à rencontrer à Londres, l'Allemand Barth, explorateur de l'Afrique de l'Est, mais qui n'a pas de projet, elle échoue dans ses tentatives auprès de Burton auquel elle aurait voulu faire des offres de service pour son expédition en Afrique aux sources du Nil.

Ida Pfeiffer a bénéficié durant tous ses voyages (seize années) d'une période de relative stabilité politique et de paix, si l'on excepte les révolutions de 1848 en Europe. Elle passe en Chine entre les deux guerres de l'opium, traverse l'Inde et sillonne l'archipel indonésien et malais entre deux révoltes. À son époque, les limites d'influence entre puissances, comme celles entre la Russie et l'Angleterre au nord de la Perse, sans être définitivement figées, sont relativement stables. Aux États-Unis, tous les germes de la future guerre civile sont présents, mais celle-ci n'éclatera que quelques années plus tard. Ces circonstances, et sa ténacité, favorisent ses déplacements.

Contrairement à d'autres voyageurs qui séjournent dans une seule région du monde, elle réussit l'exploit de faire deux tours du monde en moins de dix ans. Avec l'amplitude des voyages, les rencontres se multiplient et la voyageuse n'hésite pas à les évoquer dans des récits qui couvrent généralement toute la durée du voyage, de son départ à son retour à Vienne. Citer les personnes rencontrées, parfois même sans ménagement, étaye sans doute à ses yeux la crédibilité de son récit, ce faisant, elle nous fournit un corpus de relations important et intéressant. La question de l'existence de liens formels ou informels entre ces personnes entre elles, et avec la narratrice, introduit la question de l'existence de réseaux dont la voyageuse a pu bénéficier.

Il a été possible de mettre en évidence plusieurs types de réseaux. Certains sont basés sur le partage : langue commune, curiosité scientifique. C'est le cas du réseau germanophone

13. D. B. Baker, «Pfeiffer, Wallace, Allen and Smith: The discovery of the Hymenoptera of the Malay Archipelago», p. 156-158.

14. R. Wallace, *Letter to Frances Sims 25 juin 1855, 25 juin 1855*, p. 49.

"Madame Pfeiffer was at Sarawok about a year or two ago and lived in Rajah Brookes house while there. Capt Brookes says she was a very nice old lady something like the picture of Mrs Harris in the "Punch". The insects she got in Bornéo were not very good, those from Célebes and the Moluccas were the rare ones from which Mr Stevens got so much money for her. I expect she will set up regular collector now, as it will pay all her expenses and enable her to travel where she likes. I have told to Mr Stevens to recommend Madagascar to her."

dont Madame Pfeiffer est *de facto* membre, dès qu'elle fait la connaissance d'un autre germanophone. Il n'y a pas forcément d'autre lien que la langue entre les membres de ce réseau, mais il existe pour certains des liens forts lorsqu'ils appartiennent à des sous-réseaux plus formels avec d'autres communautés d'intérêts : marchands, exilés politiques, missionnaires...

Le réseau savant est un réseau mondial qui s'articule autour d'une curiosité scientifique partagée. Cette étude met aussi en évidence l'importance de réseaux coloniaux et de réseaux locaux associés, qui sont des réseaux institutionnels. Leurs membres disposent du pouvoir. Ils forment un maillage plus ou moins fin et efficace des territoires et peuvent apporter assistance, directement ou via leurs interlocuteurs et relais locaux, à la voyageuse. Mais, dans ce cas elle ne s'intègre pas au réseau, elle en est seulement bénéficiaire.

Cette approche en réseau n'est pas limitée aux exemples traités ici, on aurait pu étudier le réseau féminin, réseau donné auquel Madame Pfeiffer s'intègre naturellement avec parfois de fortes interactions entre la voyageuse et certains membres. Il y aurait aussi le réseau des capitaines et officiers de marine des nombreuses embarcations empruntées par Ida Pfeiffer pour de longues traversées ou des navigations fluviales. Ils servent souvent de relais quand elle arrive à destination. On pourrait aussi, Ida Pfeiffer pratiquant bien le français, étudier le réseau francophone...

L'exemple de Madame Pfeiffer est peut-être singulier en raison de sa personnalité, de la diversité des régions visitées, de la disparité des situations vécues, et de la précision de ses notes, mais l'approche relationnelle du récit de voyage pourrait constituer, au-delà de ce cas particulier, un sujet d'investigation fructueux et riche d'enseignements dans le domaine de la littérature viatique de cette époque.

RÉSUMÉ

L'EUROPÉEN QUI S'AVENTURE HORS DE SON CONTINENT BÉNÉFICIE, AU MILIEU DU XIX^E SIÈCLE, DE L'AIDE ET SOUVENT DE L'HOSPITALITÉ DES AUTRES EUROPÉENS. LA CURIOSITÉ, VOIRE L'ADMIRATION SUSCITÉE PAR L'AUTRICHIENNE IDA PFEIFFER, QUI VOYAGE SEULE ET NE VIENT PAS D'UN PAYS COLONISATEUR, EXPLIQUENT UNE BONNE DISPOSITION ASSEZ GÉNÉRALE À SON ÉGARD. L'ÉTUDE DU CORPUS DES « RELATIONS DE VOYAGE DE MME PFEIFFER », CONSTITUÉ DE TOUTES LES PERSONNES, CITÉES NOMMÉMENT, OU DÉSIGNÉES PAR LEURS FONCTIONS DANS SES RÉCITS, MET EN ÉVIDENCE PLUSIEURS RÉSEAUX QUI SE RECOUPENT, SE SUPERPOSENT OU SE JUXTAPOSENT. LE PLUS IMPORTANT, CELUI DES GERMANOPHONES, EST UN « RÉSEAU DONNÉ », LA VOYAGEUSE S'Y INTÉGRANT NATURELLEMENT PAR LA PRATIQUE DE SA LANGUE MATERNELLE. CES RÉSEAUX PEUVENT ÊTRE PRÉEXISTANTS ET PÉRENNES (FONCTIONNAIRES COLONIAUX, EXILÉS POLITIQUES...) OU NE SE CONSTITUER ET NE DURER QUE LE TEMPS DE LA PRÉSENCE DE LA VOYAGEUSE. ILS PARTICIPENT AU DÉROULEMENT DU VOYAGE, ORIENTENT ET ENRICHISSENT PARFOIS LE CONTENU DU RÉCIT. APRÈS AVOIR ÉTABLI UNE CARTOGRAPHIE DE CES RÉSEAUX, NOUS EXAMINERONS EN DÉTAIL LE « RÉSEAU SAVANT » DONT LES RAMIFICATIONS EN EUROPE PERMETTENT D'EXPLIQUER COMMENT, PARTIE DE RIEN, À UNE ÉPOQUE OÙ LES FEMMES N'ACCÈDENT PAS À L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, IDA PFEIFFER EST ADMISE DANS DE GRANDES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Bibliographie

BAKER D.B., Pfeiffer, « Wallace, Allen and Smith : The discovery of the Hymenoptera of the Malay Archipelago », *Archives of Natural History*, 1995, 23 (2) 153-200.

BOIS Dominique, « Les Vazaha en route vers Tananarive : récits de voyage et appréhension de l'altérité au milieu du XIX^e siècle » dans NATIVEL Didier et RAJAONAH Fanarinira V. (dir.), *Madagascar revisitée : en voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Khartala, 2009, p. 79-93.

CARLOWITZ Richard von, *Briefe Richards v. Carlowitz aus Ostindien und China von 1844 an*, Hamburg 1, Mohlenhof, Carlowitz & Co, um 1935.

<http://www.mdz-nbn-resolving.de/urn/resolver.pl?urn=urn:nbn:de:bvb:12-bsb10930396-7>

HABINGER Gabriele, *Ida Pfeiffer, « wir leben nach Matrosenweise », Briefe einer Weltreisenden des 19 Jahrhunderts*, Wien, Promedia, 2008.

JEHLE Hiltgund, *Ida Pfeiffer Weltreisende im 19. Jahrhundert*, Münster, New York, Waxmann, 1989.

KOLLAR Vincenz, *Über Ida Pfeiffer's Sendungen Von Naturalien Aus Mauritius Und Madagascar*, Wien, Karl Gerolds Sohn, 1858.

LAGARDE-FOUQUET Annie, *Ida Pfeiffer, première femme exploratrice (1797-1858)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

LAGARDE-FOUQUET Annie, « Récits de voyages : Barrières et passerelles linguistiques, L'exemple de l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858) », Guylaine BRUN-TRIGAUD (dir.), *Contacts, conflits et créations linguistiques*, Paris, Édition électronique du CTHS, Actes du 139^e congrès, Nîmes, 2014.

PFEIFFER Ida, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land ; unternommen im märz bis december 1842*, 3^{ème} édition, Wien, J. Dimböck, 2 vol., 1849.

PFEIFFER Ida, *Reise nach dem Skandinavichen Norden und des Insel Island im Jahre 1845*, première édition, Pest, Gustav Heckenhast, 2 vol 1846.

PFEIFFER Ida, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, 3 vol., Wien, Carl Gerold, 1850.

PFEIFFER Ida, *Meine zweite Weltreise*, Wien, Carl Gerold's Sohn, 4 vol. 1856.

PFEIFFER Ida, *Reise nach Madagaskar : nebst einer Biographie der Verfasserin nach ihren eigenen Aufzeichnungen*, Wien, Carl Gerold, 2 vol., 1861.

PFEIFFER Ida, « Ein Brief von Ida Pfeiffer... » *Bonplandia*, II Jahrgang, 1854, 15 janvier.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, « Extraits de procès-verbaux des séances, séance du 1^{er} août 1856 », *Bulletin de la Société de Géographie*, 4^{ème} série, tome 12, Paris, Arthus-Bertrand, juillet-décembre 1856, p. 179.

SOMERS HEIDHUES Mary « Woman on the Road : Ida Pfeiffer in the Indies », *Archipel*, vol.68, 2004, p. 289-313.

WALLACE Richard, *Letters from the Malay Archipelago*, édité par John van Wyhe and Kees Rookmaaker, Oxford University Press, 2013.

Annexe

Repères chronologiques de la vie de Madame Ida Pfeiffer.

1797 - Naissance à Vienne (Ida Reyer).

La famille Reyer appartient à la bourgeoisie d'affaires de l'Empire Austro-hongrois.

1810 - Précepteur Emil Trimmel (1786-1867), écrivain et poète.

Le jeune homme lui donne le goût de la géographie et l'initie aux récits de voyages.

1814 - Emil Trimmel, qui a demandé la main de sa jeune élève, est éconduit et quitte le service de la famille Reyer.

1820 - Mariage avec l'avocat Anton Pfeiffer (son aîné de 25 ans).

Installation à Lemberg (L'viv).

1821 - 1824 - Naissance de ses fils Alfred et Oskar.

1831 - Déboires financiers d'Anton Pfeiffer, premier retour à Vienne.

1834 - Installation définitive à Vienne, avec ses fils, sans son mari, resté à Lemberg.

1842 - Voyage en Terre sainte - 22 mars au 7 septembre 1842.

1844 - Publication : *Reise einer Wienerin in das heilige Land* (Le voyage d'une Viennoise en Terre sainte).

1845 - Voyage en Islande et en Scandinavie - 18 avril au 26 octobre 1845.

1846 - Publication : *Reise nach dem skandinavischen Norden und des Insel Island im Jahre 1845* (Voyage en Scandinavie et en Islande au cours de l'année 1845).

1846-1848 - Premier tour du monde par le cap Horn (2 ans et 5 mois).

1850-Publication : *Eine Frauenfahrt um die Welt* (Voyage d'une femme autour du monde).

Après 1848 (1854 ?) Décès de son mari Anton Pfeiffer.

1851-1855 - Second tour du monde par le cap de bonne-Espérance (4 ans et 4 mois).

1856 - Devient membre des Sociétés de géographie de Berlin puis de Paris, et des Sociétés de zoologie de Berlin et d'Amsterdam.

1856-1858 - Voyage à Madagascar, séjour à l'île Maurice.

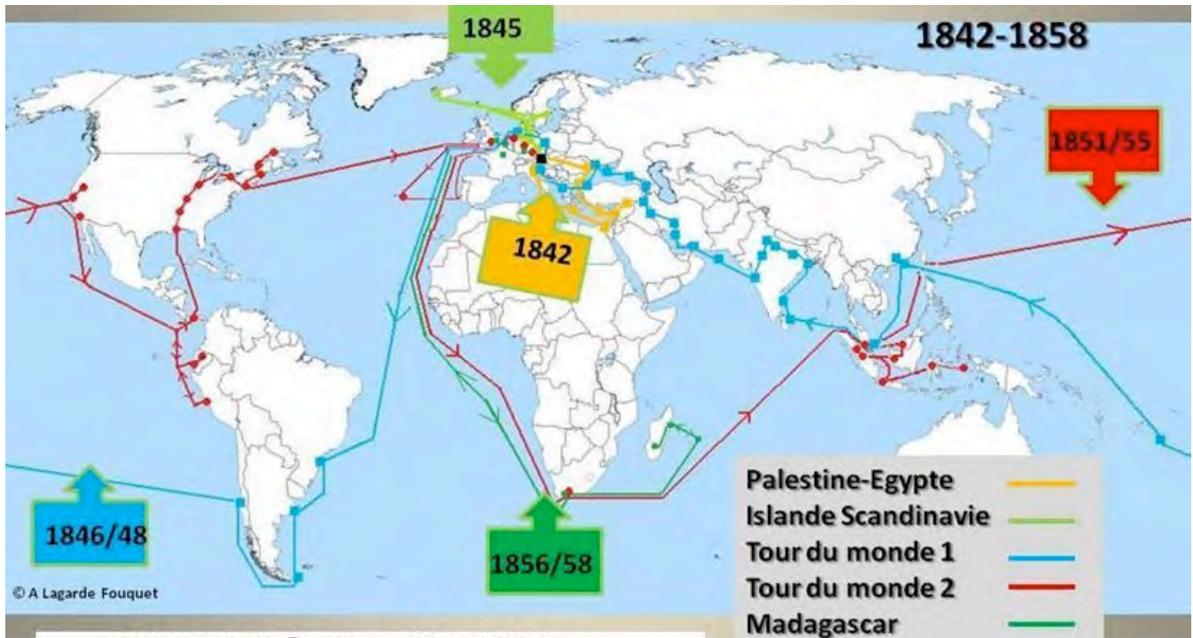
1861 - Publication posthume : *Reise nach Madagaskar* (Voyage à Madagascar), avec des notes autobiographiques.

1858 - Décès à Vienne.

1892 - Transfert au cimetière central de Vienne dans une allée réservée aux gloires de l'Autriche.

Cartographie

Carte 1 : Voyages de Madame Pfeiffer



Carte 2 : « Réseau allemand et germanophone » Hors Europe.



Réseau savant européen

Trois niveaux de relation du plus proche au plus éloigné :

Niveau I : Collaboration fréquente ou échange des correspondances.

Niveau II : Collaboration occasionnelle, membres de sociétés savantes qui sans connaître la voyageuse relaient régulièrement les informations la concernant.

Niveau III : Rencontres ponctuelles, citation dans la correspondance.

